



STEFANIA PINNELLI
COMÉDIENNE

AMOURS GRECQUES

DE ET PAR STEFANIA PINNELLI, D'APRÈS INTERVIEW

ELLE, une jolie jeune femme habillée années soixante, lit un roman de Barbara Cartland.

J'adore les histoires d'amour! Je ne sais pas... ça me donne la frite quoi! Bon, attention, pas n'importe lesquelles! Il faut un peu de suspens, de finesse, d'élégance, peut-être quelques situations rocambolesques, pas trop... et puis bien sûr du romantisme. Mais pas mièvre, hein... non, ça, pour l'avoir vécu... c'est pas du roman-photo à la «Nous Deux»! Il y a une dignité quand même! Oui, quand je dis «vécu», c'est que mon mari et moi c'est... bon c'est notre histoire, pour nous c'est normal, mais c'est vrai qu'elle est chouette quoi! Mes enfants me disent souvent, j'en ai deux, qu'on pourrait en faire un vrai roman! Ouais qu'on pourrait la raconter, comme ça, sans prétention, hein... Bon, nous... C'est sûr, c'est pas les anecdotes qui manquent, hein... Et puis y a du matos, comme on dit! On a correspondu pendant sept ans, pis, on a tout gardé, alors forcément! Et pourtant ça commence de manière toute simple, pas de quoi fouetter un chat... à Yverdon, en Suisse, un premier août 1966. On est à l'hôtel le Londres, un lieu incroyable. Côté bistrot, c'est un vrai café de l'époque, avec de jolies nappes, des inscriptions, des dessins sur la vitrine: un verre de vin, des passants, des grappes de raisins... La clientèle est composée de bourgeois, de politiciens, de commerçants, d'intellectuels, de jeunes branchés... Enfin, c'est plein de vie, ça bouge, les idées fusent, les discussions sont vives, les parties de cartes animées... c'est un lieu «in», quoi! Et côté hôtel, il y a plutôt des voyageurs de commerce et des familles qui viennent en vacances. Et puis bien évidemment l'âme du lieu, ce sont les patronnes! Deux sœurs de 60 et 65 ans, des vrais cas! Des personnages haut en couleurs de la vie yverdonnoise, hein! Elles s'affairent, bavardent avec tous les clients, distribuent attentions et clins d'œil complices, vérifient que tout soit propre et nickel... c'est tout un univers!

Et puis bon, il y a les protagonistes, quoi! Les «personnages» de cette histoire, comme on dit! D'un côté, un jeune homme de 25 ans, qui est serveur à l'hôtel le Londres, appelons-le LUI, et de l'autre, MOI, 15 ans, aînée d'une famille de deux enfants, en séjour audit hôtel pour des vacances. Bon, pour la petite histoire, ni LUI ni MOI ne sommes suisses. LUI naît dans un petit village de Grèce, juste à côté de Thèbes. À 19 ans, poussé par la curiosité et quelques économies en poche, il part à la découverte de l'Europe par voies ferrées: Angleterre, Belgique et France et Italie et les Balkans et la Suisse et.... la bourse est vide. Bon. À la gare de Lausanne, LUI se trouve devant un panneau d'affichage sur lequel il remarque deux offres d'emploi, l'une comme serveur dans un hôtel au Brassus et l'autre... à Yverdon. Le trajet étant plus court jusqu'à Yverdon, et donc le billet

meilleur marché, LUI opte pour cette ville au bord de l'eau... À quoi ça tient quand même! Mais là nous n'en sommes qu'au jour J moins 1825!

Donc à moi de jouer à présent. Je nais en Belgique. Ma mère est belge, mon père français, et nous vivons avec ma sœur à Roubaix, dans le Nord de la France. Un jour, ma sœur tombe malade, le docteur nous conseille d'aller en vacances à la montagne, pour «le grand air», dit-il. Nous arrivons donc, mon père, ma mère, ma sœur et moi à l'hôtel le Londres, à Yverdon, le 1^{er} août 1966, jour J moins 5 minutes. On passe la porte, J moins 4 minutes; on est fatigués du voyage parce que bon, Roubaix-Yverdon par les petites routes, ce n'est pas une sinécure, J moins 3 minutes; on monte les valises, il fait chaud, J moins 2 minutes; moi je ne me sens pas très bien à cause du voyage, J moins 1 minute; je monte l'escalier, J moins 30 secondes; ce bel escalier en bois là à l'Hôtel, J moins 15 secondes; puis il y a ce jeune homme, J moins 10 secondes, qui sort de l'office et, 5 4 3 2 1: «Bonjour mademoiselle!»... je le regarde «Bonjour monsieur...» c'est le coup de foudre. Je peux pas expliquer, c'est comme ça, ça me fait un choc, je sais pas c'est... LUI, ce n'est visiblement pas la même chose, mais moi c'est vraiment un choc. Bon. Je monte à la chambre et, tout à coup, je me sens mieux, et puis... c'est tout différent. Le soir on descend pour souper, et c'est LUI qui nous sert! C'est le 1^{er} août, on entend des feux d'artifice, alors LUI me dit «Voulez-vous voir les feux du 1^{er} août?», il m'emmène jusqu'à la fenêtre de l'hôtel le Londres, dans la grande salle, là où le parquet craque, puis il me montre «Vous voyez, chaque année, il y a un feu ici sur la place...», c'est la place d'Armes, le sol est en terre battue et il y a de grands feux de bois qui font «Tac-tac, tac-tac, tac-tac...», les fenêtres de l'hôtel, depuis la rue de la Poste, donnent en plein dessus... Je suis impressionnée... par LUI, évidemment, puis il continue son travail et nous allons voir les feux.

Nous restons deux-trois semaines à l'hôtel. Comme ma sœur a des devoirs de vacances à faire, je l'utilise comme prétexte et la convaincs d'aller au café «Oh! dans la chambre? Mais c'est pas très bien dans la chambre! Viens, on va aller au café...». Alors, on va au café, et LUI est là en train de faire son service! On échange quelques mots, on sympathise. Les jours passent, on se regarde... on échange quelques mots... on sympathise, on se devine quoi! Bon. Vient le jour du départ. Je descends l'escalier avec mes valises. Tout à coup, je le vois. Il s'approche de moi et puis... il me met un petit papier dans la main! Bon. Je garde précieusement ce petit papier et puis... «Je suis encore mineure, c'est à 21 ans la majorité!» que je me dis. Et puis, mon père, ouille, ouille, ouille, c'est quelque chose, hein! Alors j'ai ce petit papier dans la main et, dès que j'en ai la possibilité, je l'ouvre et... je vois son nom! Je vois, pour la première fois, son nom!... Bon. Je rentre à Roubaix, je sais où il habite puisqu'il a une chambre à l'hôtel le Londres, mais bon, je laisse passer les premiers jours, parce que: «Mais non, c'est une histoire de vacances, c'est absurde... et puis je suis encore aux études!» Mais ça me revient, y a rien à faire, ça me revient! «Pourquoi m'a-t-il donné ce billet si ce n'est pour lui écrire?» Au bout de quelques jours, je n'y tiens plus, j'ai une envie

irrépressible de lui écrire. Alors je lui écris que nous sommes bien arrivés et patati et patata... «Il ne va certainement pas me répondre, mais c'est comme ça, je lui envoie tout ça...» que je me dis. Il me répond! Alors nous poursuivons cette correspondance. Je sais qu'avec mon père ça risque d'être difficile, alors je réussis à prendre les lettres sans qu'il s'en aperçoive. Quant à ma mère? Comme nous sommes assez complices, assez confidentes l'une avec l'autre, elle trouve ça plutôt sympathique, elle se dit que c'est une histoire de vacances et que ça va me passer, puis elle rigole. MOI je continue à recevoir des lettres et à en envoyer, tant et si bien que la correspondance devient plus abondante, la cadence plus soutenue. Bon. Je transfère l'adresse chez une copine, LUI écrit chez ma copine. Puis je décide d'apprendre le grec, j'achète la méthode Assimil et j'apprends le grec: «Bonjour: kaléméra», «Je: égô», «Aimer: agapô», «Vous: ésas»... Tout y passe! Je suis une vraie boulimique! Je vais à la bibliothèque et je rafle tous les livres grecs ou qui parlent de la Grèce que je puisse trouver, si bien que je commence à avoir, sans me vanter, une assez bonne culture. Et puis je lui envoie toujours des grosses tartines, et je lui pose des tas de questions... auxquelles, parfois, il ne répond pas! Bien sûr, LUI lit en diagonale, mes lettres sont tellement longues qu'il lit surtout le début et puis la fin, alors il peut bien ne pas répondre à mes questions! Mais ça je ne l'apprendrai que plus tard! En attendant, je me dis: «Peut-être qu'il ne comprend pas mes questions», alors je les lui écris en grec... et ça marche!

Puis chaque été, en juillet-août, nous revenons à l'hôtel le Londres. J'ai de la chance mes parents aiment bien venir à Yverdon, et MOI je suis très heureuse parce que je le vois, LUI... Mais avec mon père, qui n'est toujours au courant de rien, c'est difficile, quoi! Alors on se voit le soir, LUI me donne rendez-vous dans la rue, on se voit dans la rue, on discute dans la rue, des choses comme ça, c'est très platonique en fait! Puis, l'année de mes 17 ans arrive, et on se dit qu'on va demander à mon père si on peut correspondre. «On va voir» répond mon père. Une pause. «Bon, ces joutes épistolaires... bon, j'accepte, j'accepte pour un temps, vous pouvez vous écrire.» Ah! je suis très contente, le courrier peut arriver à la maison! Mais, au bout de deux mois, mon père pose l'échéance: «Non, non, c'est fini ça, c'est terminé, je veux plus en entendre parler! Ta vie est ici, tu vas connaître un garçon ici...» Bon ben alors, je recommence. Je retrouve une copine, et on refait tout comme avant! Pour mon père, LUI, c'est un aventurier; il rêve d'une autre situation pour sa fille, mais nous on est révoltés, alors on continue!

L'été 1969, on revient en vacances à Yverdon comme chaque année, mais LUI ne travaille plus au Londres, il est chez Leclanché comme mécanicien, suivant les cours techniques le soir. Un soir, quelqu'un appelle à l'hôtel et demande à me parler. Je me lève mais mon père m'arrête: «J'y vais!». C'est une femme qui dit qu'on se connaît, que LUI et MOI on continue à se voir... elle dénonce notre histoire, quoi! Et en plus on ne sait même pas qui sait! On mange en vitesse, on part dans les rues, mon père est rouge de colère: «J'vais l'trouver! J'vais l'trouver!»; oh là c'est la catastrophe! Mon père continue de crier, et moi je

marche en avant pour lui dire: «Va t'en, va t'en!», au cas où je l'aperçois avant mon père... en vain. Cette année-là, on ne se voit pas, à cause de cette histoire. Mais de retour à Roubaix, on se téléphone, on s'écrit, on correspond même avec des cassettes! C'est chou!

Quelquefois, LUI fait 700 km en train pour venir me voir. On passe notre journée ensemble, puis le soir il repart. On se dit qu'il faut quand même qu'on en parle à mes parents, que cette histoire a assez duré, mais avant on décide de se donner une année sabbatique. LUI me dit: «Tu es jeune, on a 10 ans de différence... on se laisse; toi vas faire tes expériences, vas voir, sinon on part sur quelque chose qui est dans la tête...». Le rendez-vous est pris. LUI connaît d'autres personnes, moi aussi de mon côté... mais il me vient toujours en tête, ils sont très gentils les autres mais, rien à faire! Le 1^{er} mai 1973, je LUI envoie une lettre.

Là on est décidé, et MOI je suis majeure. LUI me dit: «Si y veulent pas, je viens et je t'enlève!» Je le dis à mes parents. Mon père évidemment est en colère mais je tiens bon. «Ma foi, c'est à prendre ou à laisser, c'est comme ça, moi il n'y a rien à faire, c'est avec ce garçon que je veux faire ma vie, lui aussi, il n'y a rien à faire!». Alors bon, ils discutent, ils sont mal, les pauvres. À un moment donné mon père dit: «Bon, j'accepte de le rencontrer, mais alors à une condition, chacun la moitié de la route, à Strasbourg!» Septembre 1973, LUI prend le train, arrive à Strasbourg. Mon père l'attend à la gare. Il commence à lui tenir des théories, lui fait la morale: «J'ai fait la guerre... J'ai pas d'argent, on n'a pas d'argent, il faut pas croire...», LUI s'en fout pas mal de l'argent. Mon père poursuit: «Qu'est-ce que vous avez à offrir à ma fille?» LUI: «De la compréhension, de l'amour... c'est ça que vous avez pas offert à votre femme...» Silence. Mon père reprend: «T'as faim?» LUI: «Oui». Alors, il commande une choucroute royale. «À Noël, c'est les fiançailles et au mois d'avril c'est le mariage»; mon père: «Non! On peut pas!» LUI: «Rien à faire, c'est comme ça! Ecoutez, moi ma mère elle est âgée, il faut qu'elle voie ma femme... il faut en finir avec tout ça.» Mon père rentre de Strasbourg, mais il ne dit rien de toute la journée. Le lendemain, il dit: «Il faut qu'on parle, j'ai vu ton garçon... Je comprends... mais tu as bien réfléchi? On peut encore discuter...»; MOI: «Non c'est bien réfléchi»; mon père: «Bon. Alors d'accord. Les fiançailles à Noël et le mariage en avril.» Oh! Merveille! À cet instant précis, 7 années de correspondance viennent de prendre fin. 7 années pendant lesquelles LUI aura reçu 875 lettres! Plus les cartes, plus les cassettes! 875 lettres qu'il garde aujourd'hui encore précieusement dans un carton. Parfois, il en relit une, et ça lui donne «du nouveau sang dans les veines», comme il dit... ça fait drôle... tout ce temps passé à lutter, à correspondre et à s'aimer et maintenant, nous sommes «libres»...

En voyage de noces, on part en Grèce. Mon père nous conduit à l'aéroport. Quand j'arrive au village... C'est réaliser ce que j'ai toujours espéré! C'est la maman, les cousines, les cousins, les oncles, les tantes, ah! C'est une grande fête!

Ah! Puis cet accueil! Un accueil formidable, la gentillesse des gens... il y a une cousine qui passe toute la nuit, parce qu'elle sait qu'on part après sur les îles, pour me faire un châle de ses mains! C'est merveilleux! C'est encore plus que ce que je croyais, la chaleur de l'accueil. Et puis on danse... comme j'adore la danse... Il faut dire aussi qu'après notre mariage mon père l'adopte vraiment, LUI, j'en ai la chair de poule... c'est un homme plein d'attention, qui lui montre beaucoup d'affection... il pourrait faire n'importe quoi pour LUI!

Quand je pense à toute notre histoire, je me dis qu'on ressemble un peu à une salade grecque... Vous avez déjà été en Grèce? Dans une salade grecque, il y a des poivrons, des tomates, des olives, du fromage, la feta, c'est un mélange... eh bien, nous c'est un peu la même chose! Nous, on est une salade grecque!